



Cali et Marie Gillain dans une jolie comédie musicale bourrée de bons sentiments. JMH

«MAGIQUE»

## Une blquette pour petits et grands

ÉRIC STEINER

Il y a certains films pour lesquels il convient de laisser à la maison sa panoplie de critique sentencieux et de se mettre dans la peau des spectateurs auxquels ils sont destinés. Surtout s'il s'agit d'une œuvre «tous publics» comme *Magique*, du réalisateur français Philippe Muyl, spécialisé dans le genre familial, après le succès de son précédent métrage, *Le papillon*, qui restera surtout dans les esprits comme étant l'un des derniers grands rôles de Michel Serrault. Pas plus bête ou lénifiante que bien des films américains, cette histoire d'amitié entre un enfant solitaire et des artistes de cirque semble en tous cas avoir plu aux enfants et aux parents qui l'ont découverte à Fribourg à l'occasion du tournage de l'émission *Pop Corn* de la TSR.

**Tourné au Québec**, *Magique* reprend plus ou moins les mêmes recettes que *Le papillon*: un scénario simple (pour ne pas dire simpliste), bourré de bons sentiments, et de belles images dans une nature éclatante, au fil d'une succession de saynètes poétiques plutôt réussies, dans le genre drôle ou onirique. La nouveauté ici, ce sont les nombreuses parties chantées qui donnent au film une allure de comédie musicale un peu désuète, mais assez touchante.

Auteur de la musique, Cali en profite pour faire ses premiers pas devant la caméra dans le rôle d'un saltimbanque de passage. Bon chanteur (et encore, c'est affaire de goût) mais pâle comédien, il peut heureusement compter sur la délicieuse Marie Gillain, dans le rôle d'une apicultrice solitaire en mal d'affection, et sur Louis Dusol, le petit garçon à la recherche d'un père, pour éviter le ridicule. Sans oublier une pléiade d'excellents seconds rôles, pour la plupart québécois, qui apportent vivacité et fantaisie à cette blquette qui pourrait avoir été tournée par Albert Lamorisse, l'auteur de *Crin Blanc* ou de *Voyage en ballon*, dans les années 50. Une esthétique que l'on pourra trouver datée, mais qui fait du bien pour la tête et les yeux, à l'heure du numérique et des effets spéciaux à outrance. I

> **En salles** à Fribourg, Lausanne, Vevey, Genève, Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds et Sion.

en bref

### «BOUQUET FINAL» Comédie fanée

Une bonne dose d'humour noir, un peu d'émotion et de la bonne musique ne font pas un bon film. La preuve, s'il en fallait une, avec ce *Bouquet final* qui ne sent pas la rose. Cette histoire d'un jeune musicien travaillant dans les pompes funèbres pour survivre n'a rien pour elle – on est bien loin de la jouissive série «Six Feet Under» ou des grinçantes «Joyeuses funérailles» de Frank Oz. Pas drôle, mal écrit et alignant les poncifs, le film de Michel Delgado (un scénariste qui n'a rien de brillant à son actif et débute derrière la caméra) est d'autant plus énervant que le personnage (mal interprété par Didier Bourdon, un croque-mort qui pense pouvoir communiquer avec sa femme décédée en parlant aux morts, aurait pu être attachant. SGo

> **En salles** à Lausanne et Genève.



«Filmer en prison, c'est s'accommoder d'une longue liste d'interdits», a constaté Denise Gilliland (au centre), qui filme ici Bernhard Baeriswyl (à droite). M. MASSY

# Une caméra pour se réinsérer

**Cinéma.** Une année en prison: le documentaire «Article 43» raconte l'aventure d'un atelier cinéma à Bochuz. La réalisatrice Denise Gilliland sera jeudi prochain à Fribourg.

ANNICK MONOD

r

«Rentrez bien, bon week-end!» Pognées de main, porte, verrou. Elle dehors, eux dedans. Un an durant, la cinéaste romande Denise Gilliland a franchi les grilles de la prison de la Colonie, à Bochuz, pour animer un atelier cinéma avec des détenus condamnés à de lourdes peines. Ceux-ci ont réalisé cinq courts-métrages qui forcent le respect par leur intensité. C'est cette aventure que relate Denise Gilliland dans le film *Article 43*, actuellement sur les écrans. Plongée dans l'univers très opaque de la prison.

Le cinéma, dites-vous, est l'art de la contrainte. Filmer en prison, c'est la contrainte puissance dix...

**Denise Gilliland:** Oui, c'est vraiment extrême! Quand on a présenté l'atelier cinéma aux détenus, on a plutôt vendu la liberté créative. Mais on s'est vite retrouvés avec une liste très importante d'interdits. Chaque plan qu'ils voulaient tourner devait être dessiné, puis soumis au chef de la surveillance: position de la caméra, cadrage, déplacements...

Frustrant?

J'ai eu peur qu'ils pétent un câble... La contrainte, les détenus la subissent sans arrêt: ras le bol! L'enjeu pour moi comme cinéaste était de valoriser la contrainte auprès d'eux, pour qu'ils créent avec plaisir. On a

montré que nous aussi, dehors, on a les contraintes de l'argent, de la météo, du temps à disposition, du producteur... Et malgré tout on y arrive! C'est un défi à relever ensemble.

Extraordinaire, leur motivation...

Oui, le surveillant qui nous suivait a dit qu'il n'avait jamais vu ça: c'était absolument unique. Peut-être parce que la plupart du temps les activités proposées en prison n'amènent nulle part. C'est du divertissement. Nous, on a promis que quoi qu'il arrive, on terminerai les films et qu'ils sortiraient en DVD. C'était un enjeu important.

Surtout qu'ils sont détenus pour longtemps...

Le problème est souvent là pour les gens soumis à ce fameux article 43, l'internement à durée indéterminée des criminels dits dangereux. On leur demande d'avoir des projets d'avenir, pour évaluer s'ils sont aptes à sortir, mais finalement ils ne sortent quand même pas. Ça crée une démotivation profonde. Là, c'était un projet concret, motivant, un résultat positif qu'ils pourraient montrer à leur famille.

On sent très fort ce besoin d'être reconnu comme quelqu'un de bien. Dans le film, Bernhard, l'un des détenus, le dit: «On me respecte, on me fait confiance»...

Oui, et c'est très beau, parce que Bernhard est sorti il y a deux mois. Il nous accompagne dans les débats-projections du film. Il vit pleinement ce besoin d'être reconnu dans son entier: comme un ancien criminel, quelqu'un qui a tué, mais aussi comme un homme nouveau qui est capable de faire autre chose. La diffusion de ce film prend encore plus sens par sa présence. Comme outil de réinsertion, c'est génial!

Vous avez travaillé avec des détenus qui ont un passé très lourd...

On ne le savait pas au départ – tant mieux. On a voulu les rencontrer autour du cinéma, sans poser de questions sur leur passé. Et petit à petit, on s'est rendu compte qu'on était en train de travailler avec de grands criminels, des gens considérés comme dangereux – ce qui ne nous était pas du tout apparu en bossant ensemble. C'est un choc assez violent... Cela m'a forcée à approfondir les limites de ma tolérance. J'avais déjà la théorie, mais là c'était la pratique...

En prison depuis longtemps, certains ont mené un sacré travail sur eux-mêmes...

Oui, c'est vrai, la plupart. Même si certains étaient incapables d'y mettre des mots. J'ai été étonnée de voir combien ils assument leurs actes. On a plutôt une image des cri-

minels qui jouent la victime. Mais dans le groupe, presque tous assument complètement: «Oui, j'ai tué.» Ils ne se plaignent pas de la peine dont ils ont écopé. Par contre, l'incertitude liée à l'article 43 et consorts devient insupportable pour certains.

Il y a l'article 43 mais aussi le 42, le 59: on n'y comprend rien...

Mais personne n'y comprend rien, même les surveillants! La seule chose que tout le monde perçoit, c'est que c'est des perpètes.

Vous filmez des criminels. Vous vous êtes posé la question de leurs victimes? Oui, en exposant au public des détenus, à travers le cinéma mais aussi à travers les photos qui paraissent dans la presse, on risque de confronter des victimes et leurs familles, sans qu'elles l'aient choisi, à l'image de quelqu'un qui leur a fait du mal. On est conscients de ça. Mais ça fait partie des dégâts collatéraux de mon travail et je l'assume. Et je pense que cette confrontation, même si elle est super dure, ne peut au fond être qu'utile. C'est une façon d'humaniser le diable. D'apprivoiser le mal. I

> **En salles** à Fribourg, Lausanne, Oron et Genève. Séances en présence de la réalisatrice, de l'ancien détenu Bernhard Baeriswyl et d'Anne-Laure Sahy de l'association Prélude: di 9 novembre à 18 h, cinéma Royal à Sainte-Croix, je 13 nov. à 18 h au cinéma Rex à Fribourg.

# Un fan efficace mais encombrant

«Mes stars et moi». Une comédie à la française, molle du genou mais avec un Kad Merad toujours aussi sympa.

ALAIN LORFÈVRE

Travailler chez Agents Artistiques & Co, c'est normal quand, comme Robert Pelage (Kad Merad), on adore les actrices, quand on imagine les meilleurs castings, quand on éconduit les amoureux qu'on ne juge pas dignes d'elles ou quand on engueule les critiques qui ont le malheur de descendre vos protégées (non, mais!). Normal, oui, sauf que Robert est agent... de nettoyage.

Ce qui ne l'empêche pas d'être efficace. Très efficace. Trop efficace. Au point que Solange Duvivier (Catherine Deneuve) est très embêtée quand la voiture d'un critique indécis finit

sous un tas d'ordures, qu'Isabelle Sérena (Emmanuelle Béart) ne comprend pas pourquoi son rugbyman de fiancé la plaque (pas du tout sportivement) et que Violette Duval (Mélanie Bernier) apprend qu'elle a refusé un casting sur un (mauvais) téléfilm. Quand les trois se retrouvent – à leur grand étonnement, les deux premières ne pouvant pas se pifer – à partager l'affiche du même film, le fan entreprenant va s'exposer à un retour de passion.

**Laetitia Colombani**, réalisatrice, scénariste et aussi actrice de son film, signe la comédie française type: sym-

pathique, mais molle du genou. Le sujet eut été prometteur, s'il avait été traité avec un brin d'ironie en plus. A contrario, ça reste très gentil-gentil sur un milieu qu'on sait être beaucoup moins reluisant. On imagine Deneuve et Béart plus vaches – et plus drôles, même – dans la vraie vie.

Quant à Kad Merad, s'il reste sympathique avec son côté brave type d'à côté, en passe de se faire plaquer par sa femme (Maria de Medeiros), il ne suffit pas malheureusement à faire décoller un film plan-plan.

© LA LIBRE BELGIQUE

> **En salles** à Fribourg, Lausanne, Genève et Neuchâtel.



C. Deneuve et K. Merad. FRENETIC